



SYLVAIN CHANTAL

**FIÈVRE
DE CHEVAL**

LE DILETTANTE

Fièvre de cheval

Sylvain Chantal

Fièvre de cheval

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

© le dilettante, 2021
ISBN 979-10-308-0044-9

Couverture: Le Dilettante

À Chloé, Gilles et Robert

Il s'appelait Turbo. Sans doute son propriétaire lui avait-il assigné ce nom, synonyme de vélocité, pour inciter les turfistes à parier sur lui. Ce cheval, marron je crois, mais je ne m'en souviens plus trop car mes yeux effectuaient d'incessants allers-retours entre mon ticket et l'écran de télévision, me permit de remporter la brusque somme de mille deux cents euros. J'avais aimé son patronyme, ça claque, Turbo, et misé dix euros sur lui alors qu'il était coté à cent vingt contre un. Parti en queue de peloton, il avait longé la corde, dépassé Amityville, la casaque rouge et jaune qui menait pourtant les débats depuis le départ de la course, et coiffé tout le monde sur la ligne d'arrivée, y compris Lorette du Clos, annoncé comme le

grandissime favori de l'épreuve. La course terminée, j'avais introduit mon ticket dans la borne automatique, attendu le scan du QR code, et le verdict était tombé : c'en était fini de moi.

C'était le 27 juillet. À cette heure tardive de l'après-midi, nous n'étions que sept clients au PMU Le Platane. Je me souviens qu'on était sept, car dans ce bar on se compte, on se dévisage, on traque ceux qui, et parfois il y en a. On les envie. J'avais pris garde à ne pas fanfaronner devant mes collègues d'infortune qui déchiraient avec rage leurs tickets perdants, dont un vieux monsieur à la chevelure grise qui s'indignait qu'un tocard pareil, qui d'habitude ne mettait pas un sabot devant l'autre, remporte la troisième course de Cagnes-sur-Mer. Et mon ticket ressortit de la borne verte avec cette inscription : *Chèque de gain 1200 € – Remboursable en espèces à la caisse et utilisable pour parier jusqu'au 27 septembre – Au-delà de cette date, le présent justificatif ne sera ni échangé ni payé, en totalité ou en partie – Utilisable dans les points de vente offrant ce service – Informations importantes au verso*. Pas la peine de me regarder comme ça ; je suis sûr que vous non plus, en pareil cas, vous ne les auriez pas lues, les informations importantes au verso.

Mille, mille cent, mille deux cents, vous videz ma caisse, mais je suis contente que vous empochiez une belle somme. Pierrette, la propriétaire du Platane, m'aimait bien. Enfin, elle était surtout désolée qu'un type comme moi se fût mis aux courses. Je dis un type comme moi, car je détonnais au sein de sa clientèle. D'abord, je ne l'appelais pas Pierrette, mais madame. Ensuite, je formulais des s'il vous plaît et merci à chaque fois que je commandais une bière, ce qui n'était pas le cas de ses autres clients qui l'interpellaient le plus souvent par de laconiques et discourtois un café verre d'eau ou dix euros Gagnant-Placé sur le Sept. Et la politesse, tu connais ? répétait-elle à l'envi. Alors bien sûr, quand je me présentais au comptoir en m'excusant de la déranger, Pierrette appréciait. D'ailleurs, je me présentais souvent au comptoir et respectais plus qu'à mon tour la consigne écrite à la main sur une feuille A4 scotchée sous le téléviseur : *Consommation obligatoire toutes les 45 minutes* ; je m'enfilais un demi à chaque course, et les courses, c'était toutes les quinze minutes. J'étais sans doute le seul client à boire. Les habitués du Platane préféraient garder pour les paris leur maigre pécule, qu'ils ne se résignaient à amputer pour une consommation que

lorsque les remontrances de Pierrette devenaient plus vives. Je mesurai assez vite que le bar, fréquenté dans son écrasante majorité par des chômeurs et des retraités, était davantage rempli en début de mois, lorsqu'étaient versées les allocations de chacun, puis se vidait à mesure qu'approchait le 31. On était donc plus tranquille le 27.

Un type d'une quarantaine d'années qui passe des heures à regarder galoper des canassons, ça ressemble à un chômeur. Alors, je ressemblais à un chômeur. Je ne l'étais pas pourtant, car du travail j'en avais à ce moment-là. Et assez rémunérateur même. D'où l'imprudente facilité avec laquelle j'introduisais ma carte bleue à l'intérieur de la borne. Quand la majorité des joueurs se contentait de miser un euro cinquante, le montant minimal des paris, je dépensais bien davantage sur chaque course. Abdelkader, un client du Platane, m'avait expliqué que ceux qui épluchaient les journaux spécialisés comme *Paris-Turf*, *Bilto* ou *Tiercé magazine* ne gagnaient jamais rien : ils respectaient trop les cotes. Les cotes, ce sont les chiffres affichés en bas de l'écran. Sur une première ligne, s'étalent les différents chevaux numérotés de Un jusqu'à Dix-huit et, juste en dessous, figurent les cotes qui leur correspondent, c'est-à-dire le rapport

entre les chances de perdre et celles de gagner qu'offre un cheval dans une course. La cote est à dix contre un quand l'équidé est présumé avoir dix chances de perdre contre une seule de gagner.

Cela expliqué, je dois maintenant vous raconter ma première fois, même si les gains ne furent en rien comparables à ceux remportés grâce à Turbo. C'est peu de dire que ces histoires de cote m'étaient ce jour-là bien étrangères : j'avais joué la date de naissance de mon grand-père. Deux, Onze, Dix-sept. Comme ça, sans réfléchir. La borne de paris m'avait toujours intrigué depuis que je fréquentais les PMU, mais je n'avais jamais osé m'en approcher. Car oui, je fréquentais souvent les PMU depuis quelque temps. La vie en général, et la mienne en particulier, m'avaient progressivement déçu. Travail peu enthousiasmant, aspirations maintes fois réprimées, échecs amoureux, le lot classique de toute personne qui dépasse la quarantaine. Chez Houellebecq, ça ne dure heureusement que deux cents pages ; moi, je subissais cela depuis seize mille jours. J'aurais pu claquemurer cette aigreur à mon domicile. J'avais préféré la confronter à celle de ceux qui n'attendaient plus rien de la vie, si ce n'est un Deux ou un Trois à Clairefontaine : les clients du Platane.

Dans les PMU, pas d'apparence à soigner, pas de maniérisme à adopter. Je m'y sentais bien, voilà tout, et j'avais retrouvé une place, celle que j'avais fini par abandonner dans la société : le comptoir. Certes, que ce soit chez mes proches, qui de plus en plus ne justifiaient plus cette appellation, ou chez les habitués du troquet, on devait se poser des questions sur les raisons de ma présence en ces lieux que d'aucuns qualifient de sordides, mais au moins, on ne me les formulait pas. On me laissait tranquille, vider mon cerveau et mon demi. Parfois j'achetais des jeux à gratter, même pas dans l'espoir de remporter le gros lot, juste pour passer le temps. Et je buvais en contemplant le ballet continu des abeilles qui gravitaient autour de la ruche verte. Puis un jour, j'ai à mon tour introduit un peu de nectar dans la borne des paris. Quatre euros cinquante pour commencer (un cinquante par cheval). D'abord, il me fallut en comprendre les mécanismes. Spot, Trio, Quarté, Flexi, Multi, Couplé, Deux sur Quatre, Quinté, mon doigt se promenait sur les touches et avait fini par se poser sur Simple Gagnant, fonction sans doute pensée pour des néophytes comme moi. Mon ticket, le premier d'une longue série, sortit. Bzzzzzz.

Accoudé au comptoir, j'avais regardé la course, le Onze avait été disqualifié d'entrée, le cheval s'étant lancé dans un galop alors qu'il s'agissait d'une épreuve de trot, c'était mon voisin qui me l'avait expliqué, le Dix-sept était à la ramasse et ne présentait aucune chance de remporter quoi que ce soit, mais le Deux s'accrochait, le Deux était en embuscade, juste derrière le trio de tête, le Deux effectuait une course parfaite, toujours selon mon voisin, car il avait ménagé ses efforts au contraire du Six qui avait grillé trop vite ses cartouches, le Deux, alors que nous étions dans les trois cents derniers mètres, occupait maintenant la deuxième place, le Deux, putain, vas-y le Deux, le Deux jetait ses dernières forces dans la bataille, et puis le commentateur de la chaîne Equidia déclara qu'il y aurait photo entre le Douze et le Deux. Ça veut dire quoi, photo ? Montre-moi ton ticket, répondit mon voisin de comptoir. Ça veut dire que t'as misé un euro cinquante sur un canasson pourri coté à cent quarante contre un et que dans cinq minutes, après le verdict de la photo, tu sauras si t'es un sacré cocu ou pas. Je ne risquais pas ; célibataire. Quand Pierrette a dit on ferme, mon bilan était encore créditeur d'une trentaine d'euros. Car je ne m'étais pas contenté de cette course : sitôt celle-ci terminée, j'avais réinvesti

le montant de mes gains dans une autre course, puis une autre, et encore une autre. Jusqu'à la fermeture du PMU, ah bon, il est déjà 20 heures ? Voilà, j'y avais pris goût, et il ne m'avait pas fallu plus d'un après-midi. Mais je n'étais pas encore irrémissiblement perdu. J'avais encore conscience, ce soir-là, que je ne devais pas m'aventurer à jouer. En sortant du Platane, je m'étais juste dit que c'était chouette, mes gains m'avaient permis de financer ma consommation de bières et de cigarettes, que c'était très bien comme ça, que j'avais passé un bon moment, qu'il ne m'en fallait pas plus, que, on était bien d'accord, ça devait rester occasionnel, que, on était bien d'accord, hein, Anatole ? Ne me regardez pas comme ça : oui, parfois je soliloque, pour bien me me me rappeler que, je peux bien vous le dire à vous, j'ai un comportement addictif. Une sacrée propension à l'addiction, même. Sinon, je n'en serais pas là.

Pour cette raison par exemple, jamais je ne me suis risqué à consommer de la drogue. Maintes fois cependant, j'ai été sollicité. Dès l'âge de dix-sept ans, je me suis trouvé face à un baril de cinq litres de lait, un baril de cinq litres, non je n'exagère pas, dont le contenu avait été remplacé par de la cocaïne pure à quatre-vingt-quinze

pour cent. Elle m'arrive en droite ligne de Cali, hi hi hi, m'avait expliqué Max, fier de son jeu de mots. Je l'achète auprès du neveu d'un baron de la drogue. Max, c'était le tenancier de l'établissement Charcutería de Francia, où j'allais, en habitué, manger un sandwich de rillettes préparé par ses soins. Quand on vit à l'étranger, même si la gastronomie locale est excellente (et la colombienne l'était), on éprouve la nostalgique envie de retrouver quelques saveurs de son pays d'origine. Moi, c'étaient les rillettes. Dix ans plus tôt, Max avait débarqué en Colombie pour visiter son frère qui effectuait son service civique à Santa Fe de Bogota. Tombé aussitôt dans la coke, Max avait résolu de s'installer dans la capitale colombienne et de monter un négoce pour subvenir à ses besoins de toxicomane. Son enseigne, sa couverture devrais-je dire, proposait des mets français qu'il cuisinait lui-même à destination de ses compatriotes qui travaillaient à l'ambassade voisine. L'arrière-boutique, pour sa part, offrait plutôt des spécialités du pays hôte, à commencer par la cocaïne que Max refourguait à quatre mille pesos le gramme, l'équivalent de trois euros d'aujourd'hui. Alors bien sûr, Max voulait que j'y goûte, que j'y plonge mes juvéniles narines. Mais à dix-sept ans, j'avais déjà, c'était tant mieux,

ciselé mes failles. Tu vas voir, elle est extra. Comme avec Pierrette, j'étais déjà très poli à l'époque : non, merci. J'ai donc vécu quelque temps dans ce pays sud-américain sans succomber à la tentation de cette came quasi pure, puis les trois autres décennies de ma vie en refusant la même marchandise. Car c'est une constante : on vous en propose tout le temps, et pas forcément dans un excès de générosité, mais plutôt pour que vous vous retrouviez dans la même mouise que ceux qui vous suggèrent d'en prendre à votre tour. Pour la cocaïne, je tiens cette ligne de conduite (moi aussi je peux faire des jeux de mots), mais il n'en est pas de même pour l'alcool, que j'ingurgite en quantité non négligeable depuis des années. Je peux passer une journée sans boire un verre, mais dès lors que j'en prends un, celui-ci est inexorablement suivi d'une vingtaine d'autres. Et les cigarettes, c'est pareil. Et puis le. Bref, revenons à notre sujet si ça ne vous dérange pas.

C'est curieux qu'on désigne une course par le mot «épreuve». Car au-delà du sens qui se rapporte à la compétition sportive, ce terme signifie aussi, ainsi que le définit le *Larousse*, «la difficulté qui éprouve le courage de quelqu'un, qui provoque chez lui de la souffrance.» J'ai résisté trois

jours avant de retourner au Platane. Et bien sûr, j'ai. Mais là, je n'ai pas misé un euro cinquante. Grisé par mes gains de la première fois, je me suis autorisé à parier davantage. Le on est bien d'accord, hein, Anatole n'avait plus du tout cours quand cette conne de Belle de Carsi, pouliche sur laquelle j'avais placé cinquante euros, vous rendez-vous compte elle était cotée à neuf contre un, ça m'aurait rapporté quatre cents euros de bénéfice, je disais quand cette abrutie de Belle de Carsi se mit à galoper alors qu'elle était en tête à cinq cents mètres de l'arrivée et que c'était une putain de course de trot. Une putain de course de deux mille huit cents mètres de trot où on ne lui avait pas expliqué, à cette débile, qu'il ne fallait pas galoper ? Souffrance, il dit, le *Larousse*, j'avais serré les dents, les poings, tout ce que je pouvais serrer, y compris mon ticket qui s'annonçait gagnant et que j'étais pourtant en train de froisser, merde il fallait que je fasse attention, car il ne passerait plus dans la borne, et puis voilà : le galop. Le on est bien d'accord, hein, Anatole n'avait plus du tout cours, car j'ai rejoué cinquante euros juste après Belle de Carsi. J'avais besoin de me refaire, et Accroche-cœur était cotée à douze contre un, six cents balles c'était super. Ça aurait été super.

Résultat des courses, à la fin de la journée j'avais tout perdu. Beautiful Place, Jessica et Marshmallow n'avaient pas davantage amélioré l'état de mes finances. Mais ce n'était pas ma faute : vous vous doutez bien que je n'aurais jamais parié de moi-même sur ces trois tocards. En réalité, je n'avais pas pu appliquer sereinement ma méthode. Oui, ma méthode. Infaillible, élaborée à base d'un astucieux mélange de probabilités et de savants calculs arithmétiques. Je ne la dévoilerai pas ici, car une méthode comme ça, implacable, sûre, on la garde pour soi, sinon tout le monde palperait, trop facile. Qu'est-ce que je disais ? Oui, que je n'avais pas pu me concentrer. Tout ça à cause d'Abdelkader. Il était bien gentil, Abdelkader, mais qu'est-ce qu'il était pot de colle. Impossible de m'en dépêtrer, tu peux pousser ton bras, s'il te plaît. Et que je te raconte que je viens de Caen, tu connais Caen ? Non. T'as bien raison, c'est moche comme ville. Et que je t'explique que mon banquier il m'a demandé si je comptais trouver du travail dans les PMU, sûr qu'il doit être de miche avec mon conseiller Pôle emploi. De mèche on dit, Abdelkader, tu m'excuses, mais avec ta main qui bouge tout le temps devant mon visage j'arrive pas à voir la cote de Ramon Zarate, comment ça, si je veux jouer Ramon Zarate je joue Ramon Zarate,

quoi, Beautiful Place, t'es sûr de toi, t'as un tuyau, bon, O.K.

Je n'aurais jamais dû l'écouter : Ramon Zarate remporta la quatrième course à Marcq-en-Barœul. Et puis Abdelkader se lança dans une diatribe contre Macron alors que je m'apprêtais à parier sur le Quatre, Lovely Chloé. Au début, j'étais d'accord avec lui, alors Lovely Chloé, Lovely Chloé huit contre un, c'était parfait, rapport à ma méthode, et cet idiot d'Abdelkader voulut me convaincre à grand renfort de gestes, tu peux pousser ton bras s'il te plaît, qu'on n'en serait pas là si Marine avait arrivé au pouvoir. J'étais face à la borne, le doigt ferme et franc. Abdelkader s'était levé lui aussi, pour être certain que je ne perdisse aucune de ses paroles. Accédé au pouvoir, le corrigeai-je tout en me tournant vers lui. Et au lieu d'appuyer sur le chiffre Quatre, ce fut sur le Cinq que ripa mon doigt. Le Cinq, Jessica. Je ne m'en aperçus qu'après avoir validé mon pari. Pas la peine de vous révéler qui gagna la course, vous avez deviné. Jessicouille, oui. Quant à Marshmallow, là ce ne fut pas de la faute d'Abdelkader. Je n'étais plus du tout à mon affaire et je fis n'importe quoi. Les courses, ça peut être facile, si tant est qu'on soit un minimum concentré.

Le lendemain matin, ouf, Abdelkader n'était plus là. Je m'étais présenté au Platane à 11 h 10, dès l'ouverture de la première réunion. Ça en jette, première réunion, on croirait presque à du travail alors que cela n'en était pas. Quoique : avec ma méthode, on pouvait aisément gagner sa vie de manière professionnelle, d'ailleurs je commençais à songer à en parler à mon client habituel, je serais très occupé ces prochains temps et peut-être que ses missions, aussi rémunératrices fussent-elles, eh bien, je n'allais bientôt plus pouvoir toutes les effectuer. Je m'étais donc présenté au Platane à 11 h 10, j'avais consciencieusement rangé dans mon portefeuille une liasse de billets de dix euros, et ce, afin d'être le plus réactif possible avec la borne, les petites coupures c'est plus pratique que la carte bleue quand vous voulez jouer du Gagnant-Placé jusqu'au tout dernier moment, et j'avais commandé à Pierrette un Perrier-tranche, s'il vous plaît, madame. Je m'étais assis pile en face du téléviseur, les places devant l'écran n'étaient pas rares à cette heure matinale, j'avais analysé ma première course, Blanche Hermine à neuf contre un alors que le favori était à trois, c'était parfait, et je m'étais levé pour introduire mon premier billet dans la borne. Mais voilà : vous aimez les arbres ?